

que autre livre de moi, bien qu'il n'y ait dans ces livres rien de mal, je n'y consentirais pas, et je brûlerais moi-même, de mes propres mains, et les livres de mon bien-aimé Érasme et les miens, plutôt que de donner à la malice de ces hommes l'occasion de prendre en mauvaise part ce qu'ils savent bien n'être pas mauvais¹. »

De telles paroles me paraissent décisives. Celui qui les a écrites est manifestement et a toujours été un enfant fidèle, loyal, soumis de l'Église. Quant à son cher Érasme, nous savons maintenant à n'en pas douter quelle idée il se faisait de lui et à quelles enseignes il lui gardait son amitié et sa confiance. L'Érasme qu'il a connu ou cru connaître, l'Érasme qu'il a aimé, en ce qui concerne les choses de la foi, n'a rien de Luther, rien de Bayle, rien de Voltaire, rien de Renan. Est-ce le véritable Érasme? Il ne m'appartient pas de le rechercher ici, puisque cette question n'intéresse aucunement la pleine orthodoxie de Thomas More. Je rappelle seulement que le chancelier d'Henri VIII se connaissait en hommes, qu'il a vu Érasme de près, qu'il a vécu avec lui dans une intimité parfaite, qu'il a prié à côté de lui, et qu'après une expérience de plus de trente ans, son témoignage est peut-être de nature à rendre moins pressés et plus hésitants ceux qui, pour avoir lu la *Moria*, quelques lettres et quelques colloques d'Érasme, pensent déjà le connaître et se flattent de le définir.

1. B. I, 87.

CHAPITRE III

VIE INTIME

« It is clear that Sir Thomas had a little Utopia of his own in his family. » Bridgett, I, 138.

On raconte que Hans Holbein le jeune, fuyant la barbarie des iconoclastes suisses, trouva pendant plusieurs mois le vivre, le couvert et un atelier dans la propre maison de sir Thomas More. Aucun document n'établit cette légende pittoresque, mais en tous cas il est certain que, sur la recommandation d'Érasme, More accueillit l'artiste étranger avec son amabilité ordinaire, lui trouva du travail et aida de toutes façons ses débuts dans la capitale. On s'imagine sans peine l'amitié entre les deux hommes, la joyeuse et inlassable admiration de More pour cette peinture simple, spirituelle et profonde, la vive curiosité de Holbein pour cette curieuse tête où se lisaient tour à tour tant de bonté, de gravité ou d'ironie. Le peintre a payé royalement sa dette de reconnaissance et d'affection. J'ai déjà parlé de son admirable portrait de Thomas More. Le présent chapitre pourrait presque n'être que le commentaire d'une autre toile fameuse où Holbein avait représenté la famille de son ami. Ce tableau, envoyé à Érasme est introuvable, perdu peut-être. Il en reste

quelques copies plus ou moins imparfaites, et la première esquisse, faite à la plume, et conservée au musée de Bâle, avec tant d'autres merveilles de la même main.

More est au milieu de la salle, assis sur une banquette à coussins et ayant à sa droite le juge son père. Entre les deux hommes, un peu en arrière, une jeune fille de quinze ans, la fiancée de Jean More, montre de trois quarts sa jolie figure, gracieuse et un peu froide. Nous avons déjà vu le vieux juge : quant à Thomas More, puisque toute œuvre de peintre est intraduisible, demandons à Érasme de venir à notre secours. « Pour commencer donc par ce que vous savez le moins, apprenez que Thomas More, sans être précisément petit, n'est pas de haute taille. Toute sa personne est harmonieusement régulière; la peau est blanche, le visage d'un rose blond plutôt que pâle; d'ailleurs rien de rougeoyant... les cheveux sont bruns tournant vers le noir; les yeux gris-bleu, avec de petites taches qui sont la preuve d'un talent peu commun, et que les Anglais trouvent séduisantes. Sa contenance, pleine d'un aimable entrain, répond bien à son caractère; la bouche est toujours prête au sourire, et tout chez lui parle de plaisanterie et de belle humeur plus que de dignité et de gravité. Rien pourtant qui soit d'un fou ou d'un bouffon. L'épaule droite dépasse un peu la gauche, ce dont on s'aperçoit surtout quand il marche. Ce n'est pas là d'ailleurs un défaut de naissance, mais le résultat d'une habitude, comme il arrive souvent. Quant au reste, rien qui puisse déplaire, sauf les mains qui, dans ce bel ensemble, manquent d'élégance. »

Subrusticæ, Érasme est d'autant plus sensible à

ce détail que ses mains à lui sont plus délicates. Holbein, manifestement, en jugeait de même. Dans l'esquisse, les bras retombent sur les genoux et les mains sont ensevelies dans les larges manches.

« Je n'ai jamais vu personne si insouciant de tout ce qui regarde la nourriture, continue Érasme, indiscret comme un *reporter*, grand amateur d'eau pure, pour ne pas se singulariser ni paraître morose, il boit dans un gobelet d'étain d'une bière très légère, et plus souvent de l'eau. C'est la coutume, en ce pays, de se passer de convive à convive une même coupe de vin. Pour ne pas se donner l'air de mépriser le vin et pour faire comme tout le monde, il approche la coupe de ses lèvres et en prend une gorgée. Plus que des mets recherchés, il fait ses délices de bœuf salé et de pain de ménage, très levé. D'ailleurs, il ne professe aucune aversion pour ce qui donne au corps un plaisir innocent. Il aime fort les fruits et les laitages, et les œufs sont une de ses gourmandises préférées.

Sa voix n'est ni forte ni trop faible, mais pénétrante; ni sonore, ni suave, mais très claire. Quoique grand amateur de toute sorte de musique, il n'a pour le chant aucune aptitude¹.

Il parle avec grande netteté et articule parfaitement sans rapidité ni hésitation. De goûts très simples, il ne se revêt de soie ou de pourpre et ne porte sa chaîne d'or que lorsqu'il ne peut se dispenser de le faire. Il est merveilleusement négligent de toutes les cérémonies, en quoi tant d'autres se figurent que la politesse consiste. Il sait se plier à

1. Le P. Bridgett corrige Érasme en rappelant que More chantait au chœur de sa paroisse, c'est vrai, mais hélas, cela ne prouve rien.

ces bagatelles quand c'est nécessaire, mais il ne les exige pas de ses inférieurs, et, pour lui-même, il les omet autant que possible... naturellement jaloux de sa liberté et de ses aises, personne n'est plus alerte et endurant quand le devoir l'exige¹.

J'avoue qu'on ne peut pas lire tous ces traits dans l'apparence du personnage que Holbein nous représente au milieu de sa famille et qui, pour la circonstance, s'est passé au cou la chaîne d'or. Mais l'occasion était bonne de citer cette autre peinture d'une curiosité si minutieuse, et quand on cite Érasme on ne sait plus s'arrêter.

Holbein a groupé les quatre enfants de More autour de leur père. Tout à côté de lui, à sa gauche, debout, John, le plus jeune, s'incline légèrement sur un livre qu'il tient des deux mains. On s'est disputé au sujet de cette tête blonde. Un ancien éditeur de Roper la trouve sotte, tandis que M. Hutton est frappé par sa distinction intelligente. Les yeux nous étant cachés, la question est embarrassante et d'autant plus que tout renseignement biographique nous manque pour l'éclaircir. Par contre, aucune hésitation n'est permise en ce qui concerne les deux jeunes femmes assises sur des tabourets très bas, tout aux pieds de More. La moins âgée des deux, Cécile, tourne, sans doute vers le peintre, une fine tête, brusquement fixée en une attitude de curiosité amusée. Les mains, qui tenaient un livre et, semble-t-il, une guirlande de fleurs ou un chapelet, se sont desserrées soudain et la droite reste suspendue avec beaucoup d'aisance et de grâce. Toute la vivacité spirituelle de More brille dans ces

1. B. I. 36

petits yeux et ce sourire. Marguerite, l'aînée et la préférée, se montre plus grave. Une lourde coiffe géométrique n'écrase pourtant pas ce beau front que les yeux, si petits aussi, font paraître encore plus grand. Elle a, comme son père, cet air de sérieux et presque de résignation tranquille qui s'arrête à peu près à égale distance de la tristesse et de la joie. La seconde fille, Élisabeth, grave aussi, douce, et d'un fin profil, reste debout, à droite de son grand-père, un peu à l'écart, un livre sous le bras et les mains croisées. Plus près du vieillard, une petite cousine, Margaret Giggs, admise par charité dans la maison, se penche avec un livre ouvert comme pour demander une explication que le juge More, à coup sûr, n'aura garde de lui donner. Aimable femme, plus savante que jolie, qui épousera le précepteur de la famille, l'helléniste John Clements, et qui, dans sa jeunesse, s'amusait à « faire fâcher » Thomas More pour avoir le plaisir de recevoir ses réprimandes.

Une figure manque dans l'esquisse de Holbein, et celle-là même que nous aurions tant voulu connaître. Mais Jane Colt, la première femme de More, était morte peu après la naissance de ce John, qui est maintenant un homme, et une autre est venue prendre soin des quatre orphelins. Un mot de More lui-même, qui dans sa propre épitaphe l'appelle *uxorcula Mori*, et quelques lignes mélancoliques d'Érasme l'évoquent frêle, délicate et gracieuse, souple aux aimables caprices de son mari. Fille d'un gentilhomme campagnard, elle vivait loin de Londres, avec ses deux sœurs, dans une paisible ignorance. Flatté de l'espoir d'avoir le jeune avocat pour gendre, M. Colt l'invitait souvent chez lui.

More avait plus d'attrait pour la cadette, qui lui semblait la plus jolie et la mieux douée. Mais, « considérant que s'il épousait celle-ci, Jane, l'aînée, en éprouverait beaucoup de chagrin et un peu de confusion », il se mit gentiment à essayer de préférer Jane¹, et peu après demanda sa main.

Ce furent cinq années heureuses. Quand les enfants étaient endormis, l'*uxorcula Mori*, presque enfant elle-même, retournait à ses leçons, puisque son mari la voulait savante, ou bien elle chantait et jouait de la clavicorde, car, en peu de temps, elle était devenue bonne musicienne, puisque More n'aimait rien tant que cela. Nous ne savons rien de plus sur elle, mais ce peu suffit pour que nous l'aimions.

Voici maintenant, en un coin du tableau, solide, reposée, Alice Middleton, la seconde femme de More. Avant d'écouter les conjectures malveillantes des biographes trop pressés de célébrer le martyr conjugal de leur héros, demandons à Holbein ce qu'il pense d'elle. Certes, il l'a dessinée sans enthousiasme, mais avec cette sympathie qui est une des conditions de la vérité dans l'art.

La vertueuse dame est à genoux devant un prie-dieu, mais cette fantaisie d'esquisse voulait être retouchée. « Celle-ci sera assise » a corrigé Holbein sur la marge, et c'est là, en effet, sa position naturelle. Plus âgée que More, sans être précisément jolie, elle n'a rien qui déplaît. La paix domine dans ce visage qui ne manque ni d'intelligence, ni d'esprit, une paix faite de bon sens un peu terre-à-terre,

1. L'anglais de Roper est délicieusement intraduisible; « he then of a certain pity framed his fancy to her. »

de bienveillance et de patiente bonté. Érasme, en pensant louer son ami, a fait d'elle un très bel éloge : « Peu de mois après la mort de sa femme, il épousa une veuve qui put prendre soin de sa famille (l'aînée des enfants, Marguerite, avait à peine cinq ans) : ni belle, ni jeune, comme il s'amusait à dire, mais bonne ménagère et mère de famille vigilante. Il lui témoigne autant d'attentions et de gentillesse que si c'était une toute jeune femme de la plus exquise beauté. Il la mène par des caresses et des bons mots, et le plus autoritaire et dur des maris ne saurait se faire mieux obéir. Que lui refuserait-elle? songez donc que cette femme, déjà sur le retour, s'est mise, sans aucun goût naturel et avec grande assiduité, à apprendre à jouer de la cithare, de la harpe, du *monichorde* et de la flûte, faisant chaque jour l'exercice que son mari lui fixait. » Après un pareil témoignage, il faudrait des preuves bien convaincantes pour nous persuader qu'Alice Middleton ait mis la patience de More à une continuelle épreuve. Je sais très bien qu'Érasme écrit en un autre endroit qu'il songe à quitter Londres parce qu'il a peur d'être à charge à la bonne dame, mais Érasme, inquiet de nature, ne serait pas resté si longtemps chez son ami, si l'hospitalité n'y avait été cordiale. Il se peut qu'après l'avoir accueilli comme il convenait, lady More, en un jour d'humeur, ait marqué un peu d'impatience pour cet hôte qui ne savait pas un mot d'anglais et qui s'acharnait à parler latin. Comme le remarque fort bien le P. Bridgett, « la plus douce et la plus aimable des femmes finirait par se lasser d'assister, pendant des semaines, à des conversations et à des plaisanteries dont elle n'entendrait pas le pre-

mier mot¹ ». Tous les témoignages contemporains nous montrent d'ailleurs que la maison était grande ouverte aux nombreux amis, et quoique probablement lady More n'attachât pas d'importance à tous ces dialogues philosophiques, il est à croire qu'elle recevait aimablement ces beaux parleurs, comme une bonne mère les compagnons de jeu de ses enfants.

« Peut-être avait-elle un brin de mondanité » — confesse le P. Bridgett, qui prend très chaleureusement sa défense — faisant, comme disait More, des économies de bouts de chandelle et ne comptant pas avec les robes de velours; mais nous savons d'ailleurs que More, très négligent des choses de ce monde, l'avait choisie pour ses qualités d'économie... et c'était assurément une chrétienne et généreuse femme que celle à qui son mari pouvait écrire en ces termes :

« Dame Alice, je vous salue de tout mon cœur. J'apprends par mon fils Héron (le mari de Cécile), qu'un incendie a brûlé nos greniers et ceux de nos voisins, et tout le blé qui était dedans. Certes, sauf le bon plaisir de Dieu, c'est grande pitié que de perdre une si belle provision de blé, mais puisqu'il lui a plu de nous envoyer cette épreuve, nous devons la recevoir, non seulement avec résignation, mais avec joie. Tout ce que nous avons perdu, il nous l'avait donné, et, puisqu'il nous le reprend, que sa volonté soit faite. Ne nous en faisons pas de chagrin et, bien au contraire, remercions-le aussi cordialement dans l'adversité que dans les jours heureux.... Sa sagesse voit mieux que nous ce qui nous est bon.

1. B. I, p. 117.

Je vous demande donc d'être joyeuse, de prendre avec vous toute la famille et d'aller à l'église remercier Dieu pour ce qu'il nous a donné, pour ce qu'il nous enlève et ce qu'il nous laisse.

« Je vous prie de rechercher exactement ce que nos pauvres voisins ont perdu, et de leur dire de ne pas s'en faire de souci : je préférerais vendre ma dernière cuillère plutôt que de voir nos pauvres voisins souffrir quoi que ce soit à cause de nous.... »

Que dirai-je encore, continue le P. Bridgett, si la veuve de M. Middleton donnait parfois quelques coups de langue, ce n'était pas pour autant une mégère. Dans sa lettre du 15 décembre 1517, à Érasme, More écrit : « Ma femme me charge d'un million de compliments en retour de vos souhaits de longue vie : elle tient beaucoup, dit-elle, à vivre longtemps pour continuer à me persécuter ». Ce genre de plaisanterie ne conviendrait pas à une Xantippe. »

« Un jour, sa femme » raconte Harpsfield, « en revenant de confesse, dit à Thomas More : tenez-vous en joie, pour aujourd'hui j'ai laissé toute ma malice, et demain je serai plus fraîche à recommencer. » Elle se flattait en riant de ce qui n'était peut-être pas toujours imaginaire. La chose, après tout, n'était pas pour déplaire à sir Thomas More, qui d'ailleurs pouvait répondre du tac au tac. Entre autres choses « voyant, un jour, la peine qu'elle se donnait pour retenir ses cheveux en l'air de façon à faire le front plus large, et aussi pour s'amincir de moitié la taille, lui, pensant qu'elle se faisait ainsi souffrir pour une bagatelle de vanité, il lui dit : Certes, Madame, Dieu vous fera tort s'il vous refuse l'enfer, car vraiment vous l'avez acheté à beaux deniers ».

« Cette femme, — c'est Harpsfield qui parle et sans ombre de sympathie¹, — quand elle vit que non seulement Sir Thomas ne travaillait plus à son avancement, mais encore qu'il acceptait la prison, en vint aux mains avec lui et lui demanda : « Pourquoi ne voulez-vous pas faire comme tout le monde ? comptez-vous rester assis près du feu et faire des dessins sur la cendre avec votre canne, comme font les enfants ? Ah ! si j'étais un homme, vous verriez ce que je ferais ! — Quoi donc, femme, lui dit son mari, que feriez-vous ? — Parbleu, j'irais du côté du manche. Car ma mère m'a toujours dit qu'il valait mieux gouverner qu'être gouverné, aussi ne serais-je pas assez folle pour me laisser gouverner si je pouvais gouverner moi-même. — Par ma foi, lui répartit son mari, — à ce coup, vous avez dit juste, car je ne vous ai pas encore vu prête à vous laisser gouverner. » Alice aurait pu répondre en rappelant toutes les leçons de musique auxquelles elle s'était prêtée de si bonne grâce, mais on ne répond pas à un bon mot, et il est, je pense, inutile de discuter avec qui voudrait prendre au sérieux cette boutade innocente. « Voilà, conclut le P. Bridgett, tout ce qu'on peut apporter de plus sévère contre cette femme. Manifestement rien ne nous permet de classer notre bienheureux parmi les grands hommes mal mariés. Dire qu'au moment de la grande épreuve, Lady More ne sut pas élever son âme à la même hauteur que son mari, c'est dire tout simplement qu'elle ressembla, en la circonstance, à l'immense majorité de ses contemporains, y compris presque toutes les

1. Je raccourcis un peu le texte toujours embrouillé de Harpsfield.

abbesses, tous les prélats et tous les évêques du pays¹. »

La famille de More n'est pas au complet sur la toile de Holbein et j'ai peine à comprendre pourquoi William Roper, mari de Margaret, est absent. Le brave garçon causa, pour un temps, un certain souci à son beau-père. Les livres de Luther lui avaient tourné la tête. Il ne voulait plus entendre parler de prières et de sacrements et s'appliquait laborieusement à faire ce fameux acte de foi, qui dispense de tout le reste. N'eût été par considération pour More, Roper, qui brûlait de répandre le nouvel évangile, aurait eu maille à partir avec le bras séculier. On imagine aisément la tristesse et la préoccupation de More. Heureusement l'alerte ne fut pas trop longue et ce petit accès de fièvre hérétique s'en alla bientôt comme il était venu.

N'oublions pas Henry Patenson, le fou de More que Holbein a pris soin de nous montrer, un peu en arrière du groupe familial. Dans l'île d'Utopia, « les fous sont une des récréations les plus délectables... leur mission dans la vie et leur plaisir est de faire rire : aussi est-il défendu de confier la garde d'un fou à qui serait de trop noire humeur pour rire de leurs bons mots et de leurs grimaces ». Patenson n'avait rien à craindre de pareil sous le toit de Thomas More, car, de mémoire de fou, on n'avait vu d'aussi bon maître, ni plus habile à reconnaître qu'il n'est plus sotté sagesse que celle qui ne veut rien entendre aux conseils de la folie.

Tout à fait au bas du tableau, un petit singe, à peine esquissé, commence à grimper sur la robe de

1. B. I, p. 116-121.

Lady More. En vérité, il n'est pas de trop puisqu'il nous rappelle une des habitudes caractéristiques de son maître : « Un de ses grands plaisirs, dit Érasme, est d'étudier la forme, les habitudes, les instincts des différents animaux. Il a chez lui des oiseaux de presque toutes les espèces, et des animaux rares, tels que singes, renards, furets, belettes et autres semblables. Dès qu'il rencontre quelque chose de curieux ou d'exotique, il l'achète vivement, tant et si bien que sa maison est un musée et qu'à chaque pas les visiteurs ont quelque chose à admirer. Leur amusement redouble son plaisir ». Il semble certain que sur la toile définitive, Holbein avait couché deux chiens aux pieds des deux plus importants personnages du groupe, un gros chien de garde pour le juge More et pour Thomas More un « barbet de Bologne ». Leur absence ici est regrettable. Il nous est d'ailleurs indifférent que l'artiste dans sa hâte, n'ait pas pris le temps de dessiner les instruments de musique qu'il se proposait de suspendre, dans le coin, à gauche, auprès de l'élégant dressoir aux faïences fleuries. « Mettre ici sur une étagère un clavicorde et d'autres instruments ». Cette note marginale nous suffit et nous laisse comme tout cet admirable dessin sur une impression de suavité, de mesure et d'harmonie.

II

Sur dix personnes qui composent ce tableau, six au moins sont sur le point ou en train de lire. Quatre livres sont ouverts, deux ne tarderont pas à l'être et d'autres sont éparpillés par terre, que Thomas More

prendra sans doute, quand la pose sera finie. Ce détail est significatif, et nous rappelle que les quatre enfants du chancelier ne regardent pas leurs études comme terminées. Les aînées sont mariées, Margaret est déjà mère de famille et cependant les professeurs de grec, de latin, d'astronomie et d'autres sciences continuent leurs leçons, sous la haute direction de l'ami d'Érasme. Jamais les lettres humaines ne furent cultivées avec plus d'amour, fêtées avec plus de respect et de reconnaissance. « Tu te plains souvent, écrit Érasme à Budée, de rendre en ta personne un triste témoignage aux bonnes lettres qui ont vidé ta bourse et ruiné ta santé. L'exemple de More au contraire les rend aimables aux yeux de tous. C'est à elles, dit-il bien haut, qu'il est redevable et d'une belle santé, et de la faveur d'un grand roi, et de la tendresse de ses amis, et de la prospérité de sa fortune, et des services qu'il peut rendre à ses proches et à son pays et de la protection même de Dieu... On disait jadis que l'étude enlève le sens commun à ses fidèles, voici pourtant More qui, dans les affaires les plus compliquées, ne renonce pas à ses livres... et qui reste cependant le plus serviable des amis, le plus facile d'abord, le plus spirituel des hôtes, et l'homme qui concilie le mieux la douceur et la prudence ».

Dans cette même lettre, Érasme nous donne d'aimables détails sur l'éducation littéraire de la famille. « L'an dernier, More voulut me faire juge du progrès de ses enfants. Il leur dit de m'écrire une lettre, chacun pour soi et sans canevas. Le travail fini, ils portent leurs copies (*schedas*) à leur père pour qu'il les corrige. Lui, faisant mine de les trouver mal écrites, commande qu'on les recopie avec plus de